

Belvedere 65

a.genovese@wanadoo.fr

Messina – Santa Croce sull’Arno – Milano – Lyon – Toulouse – Saint-Didier de Formans

N.65 (13^{-ème} année mail) (2500 envois en Europe) Avril-Juin 2022

Tous les textes italiens et français sont d’Andrea Genovese, écrits en mars 2022 à
Tutti i testi italiani e francesi sono d’Andrea Genovese, scritti a marzo 2022 a

Saint Didier de Formans

SOMMAIRE

Retrouvailles toulousaines

Credere obbedire e un milione di baionette

Pour en finir avec les pasolineries des pasolinards empasolinés

Per farla finita con le pasolinate dei pasolinari impasolinati

Ruteboeuf

Minettes à Saint Didier

LIVRES/LIBRI: *Edouard Glissant – Miguel Hernández – José Cardoso Pires –
Julie Biccocchi – Andrea Genovese (recensione di Stefano Lanuzza su Malacoda e
Carmine Tedeschi su Incroci)*

*Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne
(envoyé par l’intermédiaire de La Déesse Astarté, Association Loi 1901 av. J.C.)
de l’écrivain Andrea Genovese. **Belvédère est un objet littéraire.***

*Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana
(inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.)
dello scrittore Andrea Genovese. **Belvedere è un oggetto letterario.***

*On peut consulter tous les numéros de Belvedere sur
https://fr.wikipedia.org/wiki/Andrea_Genovese
www.atelier-buissonnier.com/fichiers/belvedere/andrea.html*

*Pour ne plus le recevoir il suffit d’envoyer un mail
Per non riceverlo più basta mandare una mail*

***Nous demander l’adresse postale pour le service presse. Les livres en numérique et en pdf ne sont pas lus.
Richiedere l’indirizzo postale per gli invii in servizio stampa. I libri digitale e pdf non vengono letti.***

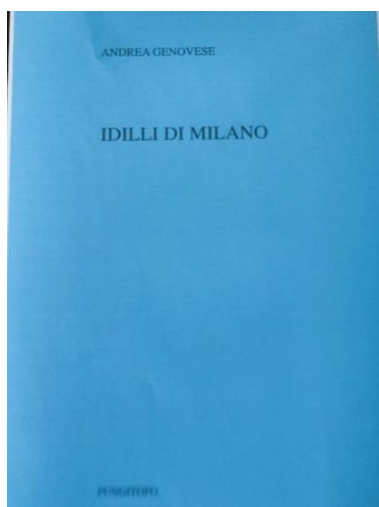
Idilli

di Andrea Genovese
Pungitopo editore

(rivolgersi all'editore per servizio stampa)

pungitopo@pungitopo.com

**Idilli di Milano,
Pungitopo, p.128, 2022, 13 euro**



*È un errore di prospettiva pensare
che la città sia un labirinto
la mappa è chiara nel ricordo
circolare fino alla cinta delle porte
poi distesa in vasti agglomerati
in quartieri che periferici
non sono più che poca vita anima
e dove nessuno parla più la barbara
e gottosa lingua meneghina
iannacci e della mea sono partiti
svampa non so che fine ha fatto
milly non fa più il verso alla madunina
non parliamo dei cortei di studenti e operai
quel gran vociare è ormai un tubare
di piccioni indolenti tra l'università
e la camera del lavoro a smerdazzare*

Andrea Genovese (di cui la nostra casa editrice ha appena pubblicato gli *Idilli di Messina*) ha vissuto nel capoluogo lombardo gli anni di “piombo”, dal 1960 al 1980. Segretario di una importante sezione “operaia” del Partito Comunista, vi ha conosciuto dirigenti politici come Longo, Pajetta, Napolitano, Berlinguer. Amico di poeti come Bartolo Cattafi e Gilberto Finzi, stimato da Giansiro Ferrata (il celebre critico di Solaria, il primo direttore de *I Meridiani* di Mondadori), da Vanni Scheiwiller (che ha pubblicato due sue raccolte di poesia), da Davide Lajolo e Sebastiano Grasso (che l'hanno

chiamato a collaborare per diversi anni rispettivamente a *Vie Nuove* e alla pagina Arte del *Corriere della Sera*) e tanti altri, nulla o poco gli è sfuggito di uno dei più tragici periodi della nostra storia nazionale, che a Meneghinopoli – come lui ha battezzato la Mediolanum di Bonvesin de la Riva – ha conosciuto gli episodi forse più sanguinosi, dall'attentato alla Banca dell'Agricoltura all'assassinio di Tobagi. O degli eventi artistici, dai recitals di Svampa Jannacci e Della Mea al teatro di Strehler e Dario Fo. Tra il 2013 e il 2016, ormai trasferito in Francia (e diventato poeta, romanziere e drammaturgo anche in lingua francese), la sua vita milanese – strade, piazze, edifici, eventi politici e culturali, personaggi noti o anonimi compagni di lotte – è tornata a rivivere nella sua memoria in questa raccolta poetica, la cui originalità, in rapporto a quanto può essere stato scritto degli anni “terribili”, balza subito agli occhi: per la fluidità inventiva dello stile che non disdegna la rima nella più pura (e impura) nostra tradizione poetica, per la distanziamento ora grave ora ironica, per l'impegno etico e storico che s'avvampa e si trascende in una lirica accorata e virile.

(scheda editoriale)

*Idilli di Messina,
Pungitopo, p.200, 2021, 16 euro*



recensioni

**p.14-15-16 Stefano Lanuzza su *Malacoda*
p. 17-18 Carmine Tedeschi su *Incroci***

(vedere anche le recensioni di Brigitte Urbani
e di Giuseppe Amoroso sul precedente numero
di Belvedere)

RETROUVAILLES TOULOUSAINES

En passant par le *Magnifique Salon* (façon de dire) de Lyon

Ukraine

Hannah Arendt : Les mensonges du Pentagone et de la CIA

Pape François : C'est la faute à Raspoutine

Patriarche de Moscou : C'est la faute à Oncle Sam

Dieu : Allez vous faire foutre !

Je ne peux dire que Lyon me soit manquée ces deux dernières années. Ayant déménagé à une quarantaine de kilomètres seulement, j'aurais pu y revenir de temps à autre. La vérité est que j'avais décroché déjà avant mon départ, rassasié pour ne pas dire dégoûté de la vie culturelle et pseudo-intellectuelle lyonnaise, polluée par une petite intelligentsia présomptueuse et parasitaire, vivant de compromis quotidiens avec les subventions de l'Etat, de la Drac et de la Ville, tout en se gavant de « grandes valeurs » : c'est-à-dire du political correct et de la chasse aux sorcières *racistes* ou *antisémites*, sur quoi ont construit leur fumeuse carrière de nombreux minus, pompés par la complaisance d'élus encore plus médiocres et ignorants que leurs protégés, souvent gaspillant des centaines de milliers d'euros dans des manifestations qui depuis des décennies profitent aux mêmes rusés, aux mêmes *créateurs* insignifiants.

Mais que voulez-vous, on ressent toujours un peu de nostalgie d'une ville où on a conduit des combats solitaires en se foutant de tout le monde, insouciant des bonnes manières et des fumisteries courtoises, dénoncées des années durant dans mon *Belvedere* et dans une pièce scandaleuse, *La vie de paroisse*, mise en scène sans un sou par le grand Pierre Bianco. Nostalgie plutôt de quelques copains plus ou moins purs et innocents. Et alors, du moment que j'avais décidé de partir à Toulouse le 28 mars, ayant appris que le 26 et 27 se tenait à la Bourse un *Magnifique Salon* de l'édition régionale, je me suis permis deux nuits d'hôtel pour y faire une escapade, sans illusions cependant. En effet les éditeurs n'étaient pas nombreux et le public... se promenait sur les quais du Rhône, le soleil estival étant plus attractif qu'un Salon de l'édition régionale.

Rien de perdu. J'ai revu après tant d'années Jean Antonini, mondialement connu pour ses haïkus ; j'ai pu échanger quelques mots de vieille complicité avec Jacques André, éditeur généreux mais au fond artisanal, écrivain sous pseudonymes à ses heures, un ami cultivé, sensible et tourmenté. Et au stand de *La rumeur libre*, j'ai retrouvé Dominique et Andrea Iacovella couvant leurs auteurs de manière camaradesque (je veux éviter par esprit fraternel de porter un jugement quelconque sur des mariages éditoriaux qu'ils ont conclu ces dernières années), des amis, des copains qui, chacun à sa manière, poètes le sont vraiment : Annie Salager, en première, Roger Dextre, Michel Ménaché, Patrick Laupin, Annie Brouan et j'en oublie. Et la douce Isabelle, veuve du regretté François Montmaneix. Voilà, cela valait deux nuits à l'Hôtel du Théâtre que je recommande à ceux qui

ont de bonnes jambes, la réception se trouvant au troisième étage sans ascenseur, et certaines chambres à des étages intérieurs supplémentaires, accessibles par un escalier pour les sept nains !

Toulouse est pour moi une ville printanière, même estivale. Comme à Florence sur les quais de l'Arno, c'est sa lumière qui m'enchant et me laisse souvent rêveur sur les bords de la Garonne. Mais, après deux longues années de confinement honteux, assorti de tentatives de lynchage télévisé contre les non vaccinés - sans aucune véritable nécessité sanitaire, car ce sont eux qui s'en tirent mieux de la pandémie (mais on vous dira toujours le contraire) – je ne m'attendais pas de me retrouver dans la ville rose malmené par le coup de queue de l'hiver, sous une cape nuageuse et pluvieuse qui a conditionné mes promenades et mes rencontres. Impensable de suivre les chemins jadis empruntés dans une recherche qui s'était nourrie de fulgurations et d'éblouissements, d'amours moyenâgeux, de mélancolies d'exilé. Mandetta, la jeune femme toulousaine des poèmes de Guido Cavalcanti s'est montrée réticente à tout signe, signal je veux dire, et son mutisme éloquent a sonné comme un reproche aux excuses lâches qui m'auraient retenu ailleurs, attaché à d'autres amours insignifiants et banals. Cela n'empêche, les retrouvailles ont atténué ma déception. Je m'étais fait précéder par un courrier que je tiens à reproduire, car il est représentatif de mon état d'âme exacerbé d'avant le départ.

Cher(e)s ami(e)s toulousain(e)s et assimilé(e)s,

dès lundi 28 je serai à Toulouse pour une dizaine de jours, après deux ans de confinement forcé pour ne pas être bassiné ni permettre qu'on m'introduise dans la bouche ou les narines ces bâtonnets qu'on m'avait éduqué à utiliser seulement pour nettoyer les oreilles - je ne suis pas antivax, seulement je n'ai jamais été bassiné contre rien dans ma courte vie, mais je fais confiance à la science et je pense sérieusement, mes 90 ans approchant, de me bassiner bientôt contre la rougeole, la coqueluche, la polio et d'autres maladies infantiles pour m'assurer ainsi une saine adolescence.

Une bonne partie de mes amis, souvent plus jeunes que moi, soit en Hexagone que dans la Pénis-insule, bien bassinés, sont partis pour de bon, d'autres souffrent les conséquences de ces bassins qui sûrement doivent être bénéfiques à certains et pas à d'autres. Quant à mes proches (et petits-fils) dans le bourg sauvage où je suis venu habiter, souvent déclarés positifs avec symptômes ou pas, ils n'ont pas réussi à me contagier, malgré toute leur bonne volonté et mon affectueuse fréquentation.

Je pense en être redevable jusqu'ici à la Mandetta de Guido Cavalcanti qui a dû souffrir de mon éloignement des rives de la

Garonne, car mon roman est toujours arrêté à ces misérables quarante pages écrites il y a deux ans. Je reviens donc avec l'intention de fouiller la ville de fond en comble, pour retrouver l'inspiration, et je suis sûr que le fantôme de Mandetta voudra encore une fois émerveiller mes yeux en m'apparaissant sur un chemin quelconque. Naturellement, si vous n'aviez rien de mieux à faire, je serais heureux de vous revoir aussi.

PS - Ukraine : je revois ma mère (1944, mon père ayant été fait prisonnier par les Allemands) tirer une charrette avec casseroles poêles et assiettes et une couverture sur laquelle dort mon petit frère de deux ans, mon autre frère (cinq ans) et moi (six ans et demi) courons sur la route en pente pour ramasser les éclats qui nous pleuvent sur la tête des obus tirés de l'autre côté de l'Arno par les Alliés. J'ai parlé de cet exode de femmes et enfants vers la colline de Stäffoli dans l'un de mes romans. Il a été aussi l'objet d'un film des frères Taviani. C'est beau le cinéma.

Quant aux médias d'aujourd'hui, et aux agents des fabricants d'armes américains qui dirigent nos pays et l'Europe, ils nous racontent de jolies fables : et ils sont tellement convaincants ! Ce bon Zelensky, on l'aime bien, il est pathétique, on peut le comprendre, mais en mauvaise foi : il raconte à ces ridicules Parlements des pays européens des contrevérités historiques que personne n'ose contester. Par exemple, les nazis allemands ont bien d'autres turpitudes à leur actif mais ils n'ont pas bombardés des villes comme feraient les Russes en Ukraine, à part Varsovie au début de leur invasion de la Pologne et Londres. Ceux qui ont rasé des villes entières, en France mais surtout en Italie et en Allemagne, ont été les Alliés. Ils ont continué ensuite en Corée, au Vietnam, et avec l'OTAN, en Serbie, en Afghanistan, en Irak et en Lybie. A chacun d'avoir son idée sur les Allemands de 1939/1945 et les Russes d'aujourd'hui.

Le stratège Omacron, ridiculisé par Raspoutine et son plus pragmatique homologue allemand, avec sa naïveté diplomatique, de concret jusqu'ici a obtenu le réarmement de l'Allemagne (avec des avions américains même pas français !) Depuis Napoléon (mais on pourrait remonter aux carolingiens) l'encerclement de la Russie et le réarmement de l'Allemagne ont été toujours à l'origine des guerres mondiales. J'habite à quelques kilomètres de la base stratégique opérationnelle de l'armée de l'air française. Priez la Déesse Astarté pour moi. Et un peu aussi pour vous, car les peuples qui confient leur destin aux séries télévisées et aux intermittents du spectacle risquent de se réveiller (ou de ne pas se réveiller du tout) au milieu des ruines. Bises en mode barrière nucléaire. Andrea

Qu'on réagisse comme on veut à mes propos : pour l'heure, comme aux temps du Vietnam, je crie, même tout seul : **Yankee go home, Cia go home, Otan go home, Amnesty International go home, Cour pénale internationale go home** (ce n'est pas la Russie seulement à ne pas la reconnaître, les premiers ont été les Etats Unis et Israël, qui se connaissent en crimes de guerre). N'ont-ils jamais lu, les agents des fabricants d'armes américains de la Commission Européenne, le célèbre essai d'Hannah Arendt sur les manipulations médiatiques des Etats Unis pour déclencher contre le Vietnam leur guerre barbare et sauvage qui a fait des centaines de milliers de morts ? ont-ils oublié les mensonges pour envahir l'Irak ? la barbarie de l'Otan en Yougoslavie et en Lybie ? Mieux vaut rire des déclarations contrastantes sur la tragédie ukrainienne de Pape François et du Patriarche de Moscou, ses deux vieux bêta qui se baisotent à chaque rencontre écuménique. Les aumôniers, depuis la nuit des temps, se retrouvent toujours sur des fronts opposés, au nom d'un Dieu qui se soucie éperdument de leurs conneries. « Allez vous faire foutre ! » en effet, leur a-t-il crié, courroucé.

Naturellement, tout cela nécessiterait des approfondissements moins émotifs et, comme tout texte littéraire, des gloses possiblement plus longues que le texte lui-même. Chacun sait mieux que moi que chaque chef-d'œuvre accouche de volumes critiques et d'exégèses kilométriques : sur l'œuvre de Dante ou Shakespeare, par exemple, on a écrit le centuple et plus de ce que les auteurs ont écrit eux-mêmes, de manière que ce ne sont pas les œuvres mais les commentaires qui engorgent les bibliothèques et en font des tours de Babel à la grande joie des Borges et assimilés.

Bon, il faut croire à l'amitié pour survivre. Malgré ses émissions littéraires sur Radio Occitanie et ses engagements à l'Académie des Jeux Floraux, Christian Saint-Paul est toujours un des premiers à répondre fraternellement à mon appel. J'espère qu'il passe dans les annales toulousaines pour son vélo, son seul et écologique moyen de transport. Christian est optimum poeta, critique parfois généreux mais en tout cas très informé sur la poésie française d'aujourd'hui, souvent celle plus souterraine et cachée. On s'est retrouvés dans une galerie de la vieille ville pour regarder ensemble les tableaux d'un excellent peintre, Philippe Vercellotti, une sorte de surréaliste aux paysages rocheux et arides où il incruste des objets incongrus avec une minutie descriptive que les anciens flamands auraient à lui envier.

Et me voilà le jour d'après rencontrer sous la façade bénévole du Capitole, au café Florida, Bruno Salgues, costaud et assuré dans ses volumes, car il sera l'éditeur de mes deux recueils de poèmes français, les *Idylles de Sète* et les *Idylles de Toulouse*. J'aurais l'occasion d'en parler, naturellement, et pour l'heure je parle de sa femme, Monique-Marie Ihry, poète de grande sensibilité et traductrice exemplaire de l'espagnol (voir ici même ma chronique sur sa traduction de Miguel Hernández). Au Florida m'invite à déjeuner François Pic, l'un des amis toulousains les plus chers qui a encouragé comme il a pu, dès le début, ma recherche autour de Guido Cavalcanti à Toulouse : il est revenu exprès du pays basque, où il se trouvait pour des raisons familiales, pour s'entretenir avec moi au sujet de la publication de mes recueils.

Et voilà que le dimanche je suis invité déjeuner chez Pascal Papini, copain depuis plus de trente ans, à peine rentré d'une tournée théâtrale, une bouffée de santé, je voulais dire, qui le remet d'aplomb pour reprendre son activité de directeur du Conservatoire d'Art Dramatique de Toulouse e du Théâtre Julien. Il en a eu à diriger de théâtres et de conservatoires, en métropole et outremer, Pascal, homme simple, généreux, cultivé, un des rares metteurs en scène dont j'ai toujours aimé les créations.

Dulcis in fundo, Cristina Noacco, cette frioulane authentique, alpiniste et amant de la nature, écrivain et poète d'une sensibilité à fleur de peau, professeur à l'université Jean-Jaurès. Cristina est une femme de sentiments profonds et délicats, un tempérament fragile qui sait être fort et assuré. Cette rencontre m'a permis de mettre les pieds dans le bâtiment du Gai Savoir de l'Université et d'avoir un aperçu de ce que peut être ou ne devrait pas être l'une des plus anciennes et importantes universités françaises.

Quelques regrets : n'avoir pu rencontrer beaucoup d'autres amis à cause du mauvais temps. C'est partie remise, j'espère.

Credere obbedire e un milione di baionette

il credo implicito dell'era Draghi

“L’equivoco gioco della diplomazia italiana nel Mali” denunciato da *Le Monde*

(chi è il datore di lavoro del Bambinello Gesù Di Maio?)

Yankee go home, Nato go home, Viva Ho Chi Min

Rileggere *Delle menzogne in politica, Riflessioni sui documenti del Pentagono* d’Hannah Arendt



La penisola italiota ha sempre dato da fare ai poeti e ai calzettari, ai satiri e ai caricaturisti. Da Dante a *Lo stivale zoppo* di Roberto Gervaso, la smitizzazione della prosopopea patriottarda è passata attraverso le illustrazioni post-risorgimento che mettevano alla gogna il trasformismo dei partiti politici. Dopo lo storico *Obbedisco* del nostro eroico Che Guevara e l’infelice rinuncia all’eliminazione del Papato, sotto la minaccia interventista dei fucili di Napoleone III, la messa era detta.

L’illustrazione qui sopra esprime un momento fieramente anticlericale della nostra storia, con un Garibaldi, incarnazione dell’intero stivale, che sorvola gigantesco un minuscolo Papa. È probabile che il nostro Peppino nazionale, incensato ma messo da parte e esiliato sull’isola delle *capre* (stavo pensando a un dramma di Betti, purtroppo la mia testa funziona così, con sbalzi di temperatura letteraria), non si sia mai immaginato l’evoluzione che nell’arco di pochi decenni avrebbe costretto milioni di miserabili italioti a imbarcarsi per le Americhe, civilizzata tratta di schiavi, mentre il paese si avviava verso la prima guerra mondiale, esaltato da tanti intellettuali, presto trasformati in fascisti mussoliniani, a parte pochi eroici martiri eliminati (Matteotti, Gramsci, i Rosselli) o costretti all’esilio.

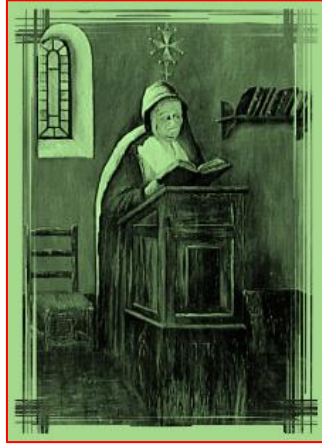
In un paese ipocritamente cristiano, in realtà pagano e superstizioso, l’angelico volto della Madonna – modellato nelle opere d’arte su quello di prostitute e amanti degli artisti –, in mancanza del volto d’un dio giuggerellone che gioca a nascondiglio e di cui da millenni non si sa dove stia di casa o di galassia, è da secoli sbandierato come un vessillo non solo da preti e cardinali, dediti spesso all’incesto e alla pedofilia, ma purtroppo anche dai politici. Naturalmente, accanto a tanti Don Abbondio c’è ogni tanto un Don Matteo da serie televisiva (a proposito, vi è mai passato per la testa che Netflix è l’arma cloroformica più micidiale di cui si serve quell’oligarchia guerrafondaia osannata dai nostri dirigenti come il nec plus ultra della democrazia?)

Come sempre divago e perdo il filo. Non intendo affermare che il paese torna al fascismo, ma che gli agenti della Cia e dell’industria bellica americana impongono in Europa la loro democrazia mafiosa e consumistica in maniera sempre più sfacciata (vale la pena, in proposito, di ricordare a Draghi, nuovo Tartarin di Tarascona baionettaro, di leggersi *Della menzogna in politica, Riflessioni sui documenti del Pentagono* d’Hannah Arendt). Alludo piuttosto al camaleontismo dei partiti politici, come sempre trasformisti e incapaci, senza alcuna coscienza laica, affidatisi a un reuccio in apparenza travicello e a un vecchio patriarca messaiolo, rispettabile certo, per continuare a recitare le loro farse, mentre il paese è spadroneggiato da mafie autoctone e internazionali (e quella degli ucraini è una delle tante) e sommerso dai clandestini islamici, l’altra faccia oscurantista della Chiesa cattolica, in una insicurezza quotidiana galoppante, con la miseria che batte alle

porte. Ed è ai media e agli intellettuali che va il mio disprezzo, al loro conformismo, al loro political corretto, incapaci come sono di difendere una libertà di pensiero contro il perbenismo gesuitico e la colonizzazione d’oltre atlantico, avendo perduto il gusto e il coraggio della satira, orgogliosa e liberatoria. L’Ucraina è un esempio vergognoso: tutti fanno finta di non capire che, attaccando l’Ucraina, la Russia ha semplicemente cercato di non essere ulteriormente accerchiata dalla Nato e dagli Stati Uniti che la stavano armando segretamente –altro che eroica resistenza! –, come hanno fatto con la Polonia, i paesi baltici ecc., malgrado il patto di Varsavia si sia dissolto con la fine dell’Unione Sovietica. Abbiamo dimenticato che la guerra pulita americana ha spazzato al napalm trecentomila vietnamiti, centomila iracheni, decine di migliaia di serbi e di libici? Ipocriti. L’industria bellica americana conta sulle monachelle atlantiste e sulle manipolazioni mediatiche per continuare la sua produzione, tanto chi pagherà le spese saremo noi europei, e ci andrà bene se tutto si risolverà in milioni di disoccupati piuttosto che con bombette sulla testa. A distanza di ottant’anni, mi rivedo bambino accanto a mia madre e ai miei fratellini (mio padre prigioniero dei Tedeschi) che tira una carretta con padelle e casserole sotto le cannonate degli Alleati. E tutto per un baionettaro. Bisogna armarsi, sì, ma contro le mistificazioni della storia. Come farlo entrare nella zucca di Draghi e del Bambinello Gesù Di Maio che adesso gioca a briscola anche nel Mali, da dove la Francia sta uscendo con le ossa rotte? Chi gliel’ha ordinato?

“Ahi, serva Italia, di dolore ostello,
nave senza nocchiere in gran tempesta,
non donna di provincia ma bordello.”

Pour en finir avec les pasolineriers des pasolinards empasolinés



APHORISMES CONVENTUELS

**Dans les anfractuosités d'un Texte
s'abritent des Nonnes amoureuses.
Que la lâcheté des clercs
ne leur apprenne l'art de la trahison.**

Acheminé sur la plage le Texte
doit se nourrir par lui-même.
D'un côté il y a les fesses des Nonnes
dans un cloître fleuri.
De l'autre le désert et ses famines.

**Le combat est la seule ressource des croyants.
Démagnétisée l'aiguille de la poésie d'aujourd'hui
indique n'importe quoi sur le cadran du Texte.**

**L'absence de Nonnes dans le Texte
explicitement construit pour elles**

peut se révéler catastrophique
pour les chercheurs de putes.

**Si la quête – ce mot de passe
dont on abuse – ne débouche
pas sur une frontière inconnue
c'est que le Texte est prisonnier
de ses propres forfaitures**

Tout Texte fait l'objet d'un contrôle frontalier.
Mais il est de plus en plus rare que les douaniers
dénichent du non conforme du non déclaré.

Le Texte devrait savoir
exercer un pouvoir absolu.
Surtout quand la Nonne
est sans-culotte.

Nombreux sont les ennemis du Texte
qui combat *aux frontières de l'illimité et de l'avenir*.
Ils l'emportent le plus souvent.

**La suffisance du Texte par rapport au réel
n'est pas désintéressée.
Il veut en vérité qu'on oublie ses complicités
envers le pouvoir et l'histoire (de la langue).
Bref, ses cunnilingues.**

**L'anus d'une Nonne pourrait
à la rigueur ne pas être dédouanable.
A moins que sur les fesses ne soit imprimé
en caractères graves et italiques
*EST FUNDAMENTUM TEXTI.***

(Andrea Genovese, Les Nonnes d'Europe, Lyon, 1986)

Per farla finita con le pasolinate dei pasolinari impasolinati



Man Ray

SEXANTROPUS

... la rivoluzione esemplificata in centomila copie numerate su cartavergatina
ninfea luminosa

lambiva la riva con le sue morbide labbra deflorate da un minore di sedici anni
chiaramente ammiccante a piaceri ambigui ed incestuosi

e sceglievano fior da fiore

sul prato di gommapiuma stravaccati il più acuto dei miei angoli e la sua anima fanciulla
l'ipersensibilità della sua fiera stronzaggine telecultura superiore

salumi di plastica incartati e lune orbitanti su di noi

così liscia nel suo tepore di nubi veleggianti al colomboulisse naufragato in vergini galassie
cattobuddista d'estrazione meridionale con irrisolta questione sociopoliticomentale

la frattura borbonica il delitto d'onore

Daina figlia d'una puttana elettronica

etico confine di trine babelico toccasana sexarcheologa con catteda al Polo di Mezzo

sottosviluppo geologico e persistenza di convolvoli nel cranio

fiori d'arancio e rito mestruale presso lo stregone del villaggio

cartabollata rispetto del nucleo e patriottismo cosciente dei cippi confinari

con biglietto K0000000000000001 sorteggiata per me

sfasciume storico-galattico

sospetto poeta malgrado il proibizionismo declamante segmentato

dall'ironica pizzicante lama dei suoi occhi aguzzi

CREDO

nel tuo piano uno e tridimensionale

nella tua infausta energia cosmica che plasma ogni mio punto e retta

nella tua dispotica simiglianza e ossessiva presenza

su questo pianeta triangolare e nel mio paese

bello e glorioso nella sua forma d'originale

per tutti i sacri formaggini e le sante scatole di conserve

per la Civica Guardia Ignota per il Padre Editore

per voi tutti abitatori di queste palle rovinanti nel buio

sexantropi che siete e che sarete e che esistendo non foste mai

Micron accetta la sua parte sull'enorme proscenio

né la Somma radice e Potenza lo rischiara

né il civile rancore lo sprona

pure questa comune esperienza di gravitante esistenza a voi lo stringe in un sol cerchio – ed è

grimaldello filologico sufficiente per chi voglia recepire questa lunghezza d'onde

la cupola di piombo o gobba la breve stagione e testimonianza

la tribale lotta per consistere col sorriso dietro il ringhio

dietro la facciata dei piccoli baratti quotidiani

rosi da un virus burlone che possiede la chiave della nostra apparizione

noi-no negazione costante incisione tacca

equivoco di fondo dei nostri minimi sistemi –

NON SO

con chi lottavano i miei avi fuori della cupola

quali dei di paglia li incalzassero quali alati mostri

essi acefali dapprima finché il fallo

non affiorò dal collo e mise occhi e bocca scintillando...

(Andrea Genovese, Sexantropus e altre poesie preistoriche, Milano, 1976)

RUTEBOEUF



Je ne saurais trancher sur qui, les poètes ou les bouchers, parlent davantage à l'esprit, qui sont le plus utiles à l'homme et aux animaux. Il n'entre pas dans mes intentions d'interférer avec le jugement qu'ont été appelés à prononcer sur le sujet d'estimables institutions internationales, entre autres l'Unescobovary et les Vauxcours de justice européenne et internationale. Ma réflexion étant tout à fait émotive, je n'ai aucune véritable envie de m'engager sur les multiples aspects métaphysiques de la question et les préparatifs militaires qui très souvent s'en suivent. Tout bêtement, j'ai des amis dans les deux camps et il me serait pénible de devoir admettre que les uns ou les autres ne sont pas bien à leur place parmi les mammifères.

Permettez-moi d'approcher le problème avec la même modération prêchée par Madame la ministroneuse de la Pruderie. Elle nous a rappelé qu'à Marathon, joli village de la Grèce ancienne, il y a quelques siècles, une escarmouche s'était engagée entre les indigènes d'un côté et des touristes sibériques de l'autre, ces derniers n'ayant pas trouvé de bonne qualité les côtes de bœuf de leur hôtel, comme l'assuraient les prospectus publicitaires déchargées par vagues continues sur leur pays par les Otanistes, des amérindiens qui à

cette époque survolaient sur des tapis volants la Soviétie, d'où une bagarre sanguicide avec moult morts et resuscités ad vitam aeternam.

Dans les esprits des contemporains, le trouble régnait en souverainiste et les âmes les plus puritaines et engagées se croisaient à Constantinople dans l'égarément du corps et de l'esprit, dont témoigne une célèbre chronique de Monsieur Crébillon fils, éditée par Lord Byron BHL. La raison revenue, jamais plus ça, naturellement, s'écrièrent sur les médias et les réseaux sociaux les énarques et les eunuques de l'époque qui réclamèrent et obtinrent un sacrifice rituel sur les autels de la Suprême Déesse Génisse, moyennant l'abattage et le rôtissement d'une centaine de porcs homologués de pure race aryenne.

Pour l'occasion on éleva un monument au boucher de la patrie, un certain Agnelet, qui s'était bien acquis de la besogne, il arriva même qu'un aède local – la tradition nous a retenu son nom, Ruteboeuf, un pasolinard – écrivit une pyndaride à sa gloire éternelle. Jamais dans l'histoire il n'y avait eu une union si fusionnelle entre poésie et boucherie, et cela grâce à notre cher Lord Byron jr, criminel de guerre touristique devant l'Eternel.

Si je rappelle cette vieille histoire, c'est bien sûr pour tirer une petite leçon. Tout juste celle que mon ami Heautontimoroumenos, professeur de sémantique, poète émérite et éditeur de rumeurs poétiques très appréciées à Trance Friture, prononça à l'Institut dans sa *lectio magistralis* sur Ruteboeuf. Je m'étais rendu à cet événement comme un catéchumène approchant de l'hostie. Tout comme mes contemporains, j'étais ensorcelé par la profondeur de la pensée de mon ami qui aurait à jamais marqué à fer rouge toute une génération de poètes bovins bobos et férus d'antiracisme cannibalique.

A cette séance, passée à juste titre à l'histoire, je me trouvais, tout le monde désormais le sait, assis à côté d'un bonhomme qui, à un certain moment, se penchant poliment à mon oreille, m'avait demandé s'il pouvait partir sans Genet personne, à la brexit en somme : sa boucherie, m'avait-il dit-il, étant de nature chevaline, il ne savait pas ce qu'il était venu foutre là. Ce fut pour moi, ce bon boucher, comme j'ai eu déjà l'occasion de l'écrire, l'éclair soudain qui pacifia entre eux mon esprit de finesse proto-gallique et mon esprit de géométrie sicillique. C'est de ce jour que datent mes célèbres *Illuminations*, l'œuvre aragonisante destinée à m'assurer l'immortalité.

Minettes à Saint Didier



Chatte décidément française, Minette. Civilisée, harmonieuse, accomplie, au poil soyeux. Vous auriez dit, en la regardant jouer avec le chaton qu'elle nous avait amené un jour – Minette nous ayant choisi parmi d'autres familles du rez-de-chaussée comme asile de particulière confiance – une déesse gracieuse et maternelle, dans la pleine jouissance de ses facultés parentales.

Minette, comme toutes les minettes (à ce qu'on me dit, car je ne me connais pas en minetteries), le matin frappait à la fenêtre avec une politesse toute française, sans miaulements d'impatience, mais quand même en nous faisant comprendre qu'il était temps d'ouvrir les volets. On capitulait vite, bien contents de ses cérémonies de petite geisha francisée, avant qu'elle nous délaisse pour courir à son chaton que nous abritions la nuit, ce chaton au poil zébré de félin équatorial, copie-collé de l'auteur présumé de ses jours, un mec à la Gabin qui se baladait dans la cour sur la pointe des pattes.

Nous avons dû mettre le chaton et sa maman à la porte, lors des vacances de Pâques. On ne se faisait pas de soucis, on devait rester seulement deux jours dehors. Mais à notre retour, le chaton avait disparu, volé, adopté peut-être par quelqu'un, ou pis. Seule Minette était là, pas de changements dans ses habitudes et toutefois elle parut un peu triste, s'il est permis de s'exprimer ainsi au sujet d'une chatte, même française.

Dès ce jour, Minette avait pris l'habitude de me suivre dans la rue comme un chien (façon de dire car là aussi je ne me connais pas en chienneries), s'aventurant à traverser la chaussée – jamais sur les passages cloutés, ce qui m'interrogeait sur son éducation routière. Vous ne le croirez pas, elle essayait de monter dans le bus avec moi !

Je crains qu'elle n'ait pris pour de bon le bus ou un autre moyen de transport, la pauvre Minette. On l'avait mise hâtivement à la porte la veille de Noël, car on allait chez les beaux-parents et les beaux-parents, tout le monde le sait, ne veulent pas de minettes étrangères au réveillon (et oui, ils s'y connaissent, eux, en minetteries et aussi en chienneries, et d'ailleurs même en lapineries et pouletteries, tout comme en saladeries, carotteries, et en somme légumeries de toute sorte). Il ventait ce soir-là, un vent glacial, cruel, malveillant, un vent d'homme, oserais-je dire, si j'y me connaissais en hommeries. J'avais remarqué, par son poil hérissé, la détresse de Minette à cet abandon.

« Elle traversait toujours la route, votre chatte ! » m'a dit un voisin, en guise de reproche, lorsqu'on est rentré.

Douce Minette, je l'ai rêvée toute la nuit. Etalée en odalisque sur un fauteuil, elle me souriait, tendre, mais triste. Comme une maîtresse trahie. C'est incroyable que je puisse me souvenir, de la rêver même, d'une chatte avec laquelle j'ai eu à faire il y a plus de trente ans, seulement parce que l'après-midi j'en avais entrevue une (il y en a des dizaines), dans mon bon village de Saint Didier de Formans, s'évertuer à d'artistiques acrobaties, en dégringolant d'un mur qui sépare la maison d'en face, sur le petit abri en toiles de l'ancien puits du village que je contemple tous les jours de mon balcon. Tout en elle me rappelait Minette, dans son physique comme dans son aventurisme insouciant. Cette exploration minutieuse sur un monument du patrimoine villageois, que le type télégénique chargé de ces trucs-là n'a pas encore répertorié, avait quelque chose d'épique, comme le voyage de la petite Jeanne de France sur la Transsibérienne de Blaise Cendrars. A cette évocation inconsciente de ma psyché littérée et plus, tout de suite j'ai ressenti le danger de ces anamnèses, ne sachant pas si la Commission Européenne ou d'autres instances de cet acabit n'avaient lancé l'anathème aussi sur cet oligarque russe déguisé en ligne ferroviaire de long parcours, ni si la cour de sottise internationale ne l'avait accusé de crimes contre la chatteté et d'autres bagatelles.

Tiens, le mot bagatelles m'étant venu à l'esprit comme ça, en totale innocence, j'en ai également frissonné d'horreur, évidemment mon inconscient maladif révélait ses tares profondes, car Bagatelles pour un massacre est cet horrible pamphlet antisémite de Céline, publié dans le monde entier mais encore, je crois, défendu en France.

Alors, bon, Minette, laisse-moi tranquille. Tu fais dire des bêtises à quelqu'un qui ne déteste pas les chats, je déteste les hommes, à quelques sexexceptions près : les femmes de genre féminin. Ce n'est pas ma faute si mon cerveau fonctionne de cette manière incongrue. Je commence à croire que la dystopie, pour le dire avec Lénine, est la maladie infantile de la littérature.

Parbleu et parrouge, mon inconscient est incorrigible ! Lénine-Poutine même combat, va-t-on me crier. Désormais, il faudra me suicider pour montrer ma bonnefof.

LIVRES

Île et traite : le double esclavage de « ces hommes violents et doux »

Le Quatrième siècle d'Edouard Glissant



Après plusieurs recueils de poèmes pas toujours bien accueillis, voire contestés par leur hermétisme élitiste – il s'agit parfois de vers plus marbrés et "illisibles" que ceux qu'on puisse reprocher à Mallarmé –, Edouard Glissant fait irruption dans les lettres françaises en 1958 avec *La lézarde*, vainqueur du Prix Renaudot, roman dont l'histoire commence là où finit son deuxième roman, *Le Quatrième siècle*, publié plus tard, en 1965. Gallimard vient de le repromettre, peut-être sur l'onde émotive des polémiques politiques – et politiciennes, adjectif celui-ci très couru et symptomatique de l'insipidité du débat franchouillard – sur la *créolisation*. Deux préfaces, de Mathieu Glissant et de Christiane Taubira. De celle-ci, l'une, pas la pire soit, des épaves de la génération Mitterrand encore hélas en circulation, on pouvait s'en passer en considérant que lorsqu'elle a été ministre de la justice, elle n'a rien fait pour essayer d'apporter quelque clarté sur les crimes d'Etat – auxquels elle fait ici une allusion voilée – dont ont été victimes, en époque post-coloniale, son île natale et les Antilles en général. Assez plus perspicace, celle de Mathieu Glissant est plus à même de nous introduire à ce roman exceptionnel, presque désespérée et désespérante de la « condition humaine » sur une île caribéenne, polluée et violée par les *conquistadores* des *Indes* (titre d'un recueil de poèmes de Glissant), par la férocité bestiale de ce fléau biblique qu'ont été les négriers ensuite, enfin par la bureaucratie coloniale française, après l'abolition de l'esclavage.

Je ne puis m'en passer de regarder ces paysages océaniques lointains décrits par Glissant, ces plages et ses *mornes* martiniquais façonnés par les volcans et les tremblements de terre, comme je regarde les paysages de ma Sicile natale, île exposée elle aussi à la violence d'une nature par endroit presque tropicale, elle aussi envahie polluée et violée au cours de l'histoire, croisement de peuples et de races, métissée à maintes reprises, et qui a connu ses Toussaint Louverture, aux Vêpres d'un siècle lointain, juste pour s'insurger, elle aussi, contre la même bureaucratie hautaine et prétentieusement

universaliste, qui n'a pratiquement pas évolué du temps de Charles d'Anjou. De cette manière, je peux mieux comprendre le monde patriarcal en dissolution décrit dans *Le Quatrième siècle*, koinè physiologique et culturelle de siècles d'esclavage et d'humiliation, de blessures profondes de l'âme d'un peuple qui n'en est pas un, car Papa Longoué a quelque parenté de cœur et de sagesse ancestrale avec le Patron Ntoni des *Malavoglia* de Verga. Mais là naturellement doivent s'arrêter mes provocations critiques.

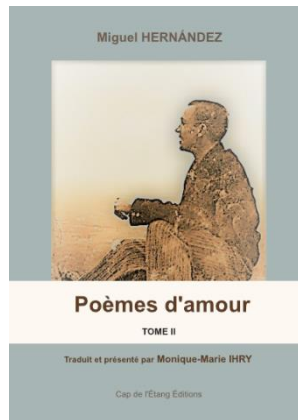
Le Quatrième siècle déborde d'une force narrative qui laisse admiratifs par la distanciation historique, par l'acceptation virile d'une réalité objective que l'auteur juge stoïquement, sans prendre parti sinon par les larmes les souffrances et les névroses de personnages inaccomplis, amenuisés dans leurs élans existentiels et l'impossible reconquête d'une véritable identité. Dans un poème de Glissant on peut lire ces vers : « *Mulets serpents et mangoustes/ Font ces hommes violents et doux/ Et la lumière les aveugle/ La nuit au bord des routes coloniales.* » Ces *hommes violents et doux* (on le verra aussi dans *La lézarde*) sont ces jeunes, métissés à jamais, de la Martinique (des Antilles) du temps de l'auteur et d'aujourd'hui, si lointains et si proches de Papa Longoué, si avides de sa parole de pacifique révolté et de réceptacle de la mémoire africaine (ensevelie) et si réticents à l'entendre. *Si violents et si doux*, « au grand soleil d'amour chargé » dirais-je avec Rimbaud.

Glissant, dans sa pudeur et son désespoir d'homme qui a tout compris de la tragédie humaine, regarde avec frayeur et pitié le singe qui ronge le monde sans construire son bonheur, à cause de ses gênes imparfaites, hâtivement (c'est peu, un million d'années) conçu. Il y a du mysticisme et de la voyance, certes, le vaudou vaut bien la tarentule du Sud de l'Italie, mais ce roman connaît la froide et lucide conscience du *marron* qui a volé la langue du négrier et s'en sert pour affermir sa soufferte revanche, comme un instrument de libération et de militance. Ce qui ne pouvait réussir ni à Saint-John Perse ni à Senghor, empâtés d'académie française, réussit à Glissant sur le sillage de Césaire, par son épopée d'affabulation poétique et politique (ne pas oublier que l'écrivain a fondé l'Institut martiniquais d'études et la revue *Acoma*) qui remonte de « l'ancre du bateau négrier » pour s'enraciner dans une terre d'emprunt historique, et cependant natale, où « le passé est en haut bien groupé sur lui-même, et si loin ; mais tu le provoques, il démarre comme un troupeau de taureaux ; bientôt il tombe sur ta tête plus vite qu'un *cayali* touché à l'arbalète ».

Voilà le créole pointer du nez pour montrer au cadavre Malherbe sa langue vivante de lézard.

Edouard Glissant, *Le quatrième siècle*, L'Imaginaire Gallimard, p.362, 2021.

L'Amour éclaire le destin tragique de Miguel Hernández



*Entre nos deux sangs,
il y a quelque chose qui sépare,
qui éloigne, empêche, aveugle,
survient pas à pas.*

*Entre nos deux sangs,
il se passe quelque chose
qui enracine l'horizon,
agrandit l'espace.*

*Entre nos deux sangs,
doit arriver quelque chose,
un pont comme un enfant,
un enfant comme une arche.*

*Entre nos deux sangs,
il y a des prisons avec des mains.
Lorsque cela arrive, elles restent
entre nous deux sur le chemin.*

Quelle exquise grâce et quelle douleur profonde dans ces vers, où chaque mot a une force, une valence récapitulative d'une biographie existentielle unique et en même temps universelle qu'on trouve rarement aussi densifiées dans un poème ! Monique-Marie Ihry, poétesse sensible et traductrice exemplaire de l'espagnol, dit de Miguel Hernández : « Il fait partie des grands auteurs de la littérature espagnole. Sa poésie est Amour pour la femme, le fils, le peuple en souffrance et sa patrie malmenée par les affres de la Guerre civile. Ses vers sont le témoignage d'un cœur droit, sensible, fidèle à ses convictions ». Elle est peut-être la première en France à reconnaître, par sa vaste anthologie en deux tomes, l'un des poètes majeurs et des plus authentiques du XX^{ème} siècle, en rien inférieur à ses plus célèbres contemporains de la *génération 27* qui le précèdent de peu, Alberti, Jiménez ou Lorca. Ce dernier d'ailleurs avait reconnu dès le début les qualités d'Hernández, et c'est peut-être un signe que leurs destins tragiques se ressemblent un peu.

On peut lire dans la *Breve historia de la literatura española* (700 pages quand même) d'Alvar Mainer y Navarro : « De todos los jóvenes que, desde provincias, soñaban con la gloria, el que llegó a ser más conocido fue Miguel Hernández... Su extraordinaria capacidad mimética le inspiró un excelente pastiche neogongorino (*Perito en lunas*, 1933). Su compromiso en la guerra le convirtió en el poeta heroico y popular... después, el sufrimiento y la cárcel le dieron la intensidad, en el póstumo *Cancionero y romancero de ausencias*, escrito entre 1938 y 1941 ». Plus ou moins similaire le jugement qu'on donne l'italienne *Letteratura spagnola* di Di Pinto e Rossi : « Autodidatta, Hernández esordì con la poesia tutta letteraria e mimetica di *Perito in lunas* in ottave di linea classicheggiante... L'ultimo libro, scritto in larga parte in carcere, *Cancionero y romancero de ausencias* è forse il suo più bello. »

Un poète donc bien individué et apprécié, dont l'envol a été coupé en pleine maturité expressive par sa mort prématurée. Ce jeune provincial né en 1910, originaire d'Alicante, obligé à suspendre ses études pour s'occuper du troupeau de chèvres familiales, obstiné à devenir écrivain, se rapproche du milieu littéraire madrilène avec une naïveté d'esprit et une assurance stylistique très surprenants. La pureté du lancinement érotique pour les femmes qu'il a aimées, et en particulier pour une jeune fille de son pays natal qu'il épouse et qu'il va chanter dans toute une série de poèmes, constitue un vaste *cancionero* qu'on peut, par la maîtrise linguistique et métrique des formes classiques (sonnet, rime etc.) rapprocher, au-delà de la leçon de Gongora, du *Canzoniere* du Pétrarque. La spontanéité et la sincérité de l'inspiration se reflètent dans la variété des textes qui ne se soumettent jamais à l'uniformité ou à la platitude. Sans dire que la virile assumption de responsabilité, sa fidélité à ses origines populaires, aux travailleurs, plus qu'une prise de conscience idéologique, le feront engager contre le franquisme dans la tourmente de la guerre civile, ce qui lui vaudra, la république vaincue, la torture et la condamnation à mort, transformée en prison à vie, où il succombera en 1942.

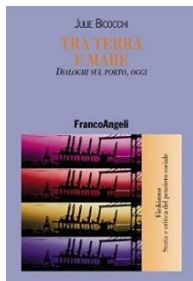
Dans les deux volumes dans lesquels Monique-Marie Ihry a rassemblé un choix des poèmes d'amour d'Hernández – en nous laissant entendre que sa fatigue de traductrice ne va pas s'arrêter là – ses deux présentations, avec de légères variantes, s'intègrent pour nous reconstruire les événements essentiels de la biographie du poète, tout en s'attardant dans l'exégèse de quelques textes pour en illuminer l'originalité créative. On ne peut que confier le lecteur à cette reconstruction amoureuse et à cette traduction délicate et raffinée qui nous fait découvrir un poète injustement peu connu en France.

Miguel Hernández, Poèmes d'amour, traduits et présentés par Monique-Marie Ihry, **Cap de l'Étang Éditions**, 2021 Tome I p. 206 – Tome II, p.212.

LIBRI

Uno studio sociologico di grande interesse

Julie Bicchocchi all'assalto del porto



Malgrado il suo nome francesizzato, Julie Bicchocchi è italiana, toscana per la precisione. Laureata in Scienze Sociali, e con un profilo professionale già ricco nel campo della ricerca e della pubblicistica legata ai suoi campi d'interesse, ha pubblicato nella prestigiosa collana *Vichiana* di Franco Angeli un saggio di gradevole e istruttiva lettura sul *porto*, sulla sua origine e importanza assoluta, almeno fino all'invenzione dell'aereo (aero-porto!), per gli scambi commerciali e culturali dall'antichità protostorica fino alla sua dilatazione funzionale attraverso i secoli. Già nel tentativo di andare alle origini della parola, attraverso varie lingue, per ritrovarne le radici e il significato primario, l'autrice ci trasporta in una favolistica sempre più ancorata alla storicità, rivelandoci, fonti all'appoggio, che "probabilmente l'uomo del Neolitico ha preso il mare per la prima volta tra i fiordi dell'attuale Svezia, nella contea di Västra Götaland" dove gli archeologi hanno trovato "le più antiche testimonianze di qualcosa simile a un'imbarcazione non occasionale". E veniamo a sapere che agli antichi Egizi viene attribuito il più antico porto artificiale del mondo, Wadi al-Jarf, risalente al 2600 a.c., che si estendeva con circa 300 metri di molo sul mare e 5 chilometri nell'entroterra, cosa stupefacente se si considera la fragilità delle imbarcazioni egizie, ma è anche vero che essi commerciavano con Cretesi, Micenei, Fenici, Greci, le cui *flotte* mercantili erano di taglia. Porto chiama Faro. Ed è proprio ad Alessandria d'Egitto che si riscontra la prima torre-faro della storia, a dar credito alla *Naturalis Historia* di Plinio il Vecchio. A che epoca si sia a un certo momento evidenziata la frattura sociologica e poi urbanistica tra porti e città, tra parziale sicurezza delle frontiere terrestri d'uno stato e facilità per invasioni o influenze straniere via mare, la letteratura, dagli storici greci a Braudel, ce ne dà ampie testimonianze.

Dopo una rapida escursione sul ruolo dei porti nel Medioevo e nel Rinascimento, si vede come lo svilupparsi via via planetario delle relazioni commerciali e dei conflitti bellici dopo le grandi scoperte marittime, delle tecniche di costruzione navale, delle mappature oceaniche e fluviali, degli strumenti, dall'astrolabio alla bussola e all'informatica, si arriva ai nostri giorni, dove il regno del container ha completamente rivoluzionato la concezione del porto, modificando la stessa definizione del lavoratore portuale, in un modo sempre meno mitico (si citano notissimi esempi letterari e cinematografici), a causa di rapporti di lavoro sempre più complessificati da accordi sindacali e legislazioni internazionali (o interferenze mafiose), messi in rilievo dal moltiplicarsi di indagini e ricerche, specialmente in area anglosassone.

La seconda parte del libro ci immerge nella problematica di un'inchiesta condotta, con non poche difficoltà, nel e sul porto di Livorno (e in maniera comparativa di Ravenna), dalla Bicchocchi, nel quadro della sua tesi di dottorato, in una Compagnia di carico e scarico delle merci. Vi ha raccolto le testimonianze di portuali, spesso, come il datore di lavoro, diffidenti, dato che il "segreto portuale" è stato a lungo, forse lo è ancora, più intrattenuto del "segreto bancario". Queste pagine, dopo una breve scorsa storica sul porto di Livorno sotto i Medici, ci pongono davanti uno spaccato sociologico e politico-sindacale sui portuali (Livorno è la città che nel 1921 vide nascere il PCI), a lungo sfruttati ma piano piano diventati un "*mestiere vantaggioso*" dopo statalizzazioni più o meno velate. La prosa chiara e precisa di Julie Bicchocchi è in sintonia perfetta con il narrato e ci apre uno spazio di riflessione sulla simbiosi tra una città come Livorno e il suo porto, fonte di benessere economico per tutta la comunità. Le dichiarazioni registrate, spesso durante pause lavorative, e intelligentemente elaborate e commentate, di portuali di tre generazioni, mostrano una spontaneità tutta popolare, di un umorismo talvolta inconsapevole. Dulcis in fundo, non è senza una maliziosa ironia che la sociologa ci lascia qua e là gustare lo sconcerto degli uomini di fronte al graduale *assalto* delle donne a un *mestiere* tradizionalmente tutto mascolo.

Julie Bicchocchi, *Tra terra e mare, Dialoghi sul porto oggi*, Franco Angeli, pag.220.

Racconti inediti del portoghese

José Cardoso Pires



Forse è alla celebrità internazionale di Pessoa che si deve l'interesse ritrovato questi ultimi tempi per la letteratura portoghese. Negli anni '60 le mie conoscenze non andavano oltre il Cervantes lusofono, quel Camões de *I Lusíadi* pescato in un'edizione tascabile di Mursia, e un romanzo d'Éça de Queirós pubblicato nella benemerita economicissima BUR (quella con la copertina carta della spesa).

Nel '70 mi era capitato di acquistare tutte le cinquanta storie letterarie del mondo della Sansoni Accademia (costavano mille lire l'una), e fra esse quella portoghese di Francesco Piccolo. Che ritrovo martoriata, da un lato perché questo volume, come gli altri non cucito, si è sfaldato quasi foglio dietro foglio, e dall'altro perché annotata dall'inizio alla fine, segno di una lettura interessata, probabilmente per curiosità dopo la spagnola, ma che in fondo non mi ha fatto avanzare nella lettura di nuovi scrittori, altri essendo i miei interessi dell'epoca. Sono andato a cercarla nei miei scaffali e trovo che il nome di Pires è segnalato nella terzultima pagina in un listone di scrittori, per lo studioso evidentemente troppo vicini e non ancora catalogabili.

Cardoso Pires deve aver trovato successivamente dei lettori da noi, grazie a qualcuno dei suoi romanzi, ma una delle due raccolte di racconti con cui aveva debuttato come scrittore viene adesso proposta per la prima volta in italiano dalla Firenze University Press, in una felice traduzione di Elena Martini che ne traccia la vicenda

editoriale e il significato nel contesto culturale e politico del Portogallo degli anni cinquanta, in piena dittatura salazariana, la cui censura si scagliò contro lo scrittore (fu anche fermato e sottoposto a interrogatorio) rimproverandogli la sua realistica descrizione di ambienti popolari tarati dalla miseria e dal disfacimento morale, l'analisi impietosa delle nevrosi e delle frustrazioni sessuali di esseri dalla psicologia elementare, spesso *brutti e cattivi*, tanto da ricordare certo cinema neorealista italiano ma anche quello recente d'Almodovar.

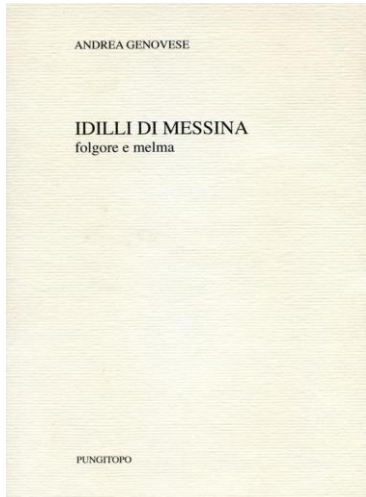
Anche se nella sua prefazione del '58, Cardoso Pires si rifà a Gide e a Lawrence sul senso della sua tematica amorosa (il titolo del libro è volutamente fuorviante), il suo lavoro risente del clima culturale del secondo dopoguerra, influenzato dalla narrativa americana (non a caso cita Faulkner e Vittorini). E Pavese non è lontano in quella sua stringata dialogazione tra personaggi umili e infelici, vittime-carnefici, bulli spaesati come quelli dei due migliori e stupendi racconti qui contenuti: *Don Chisciotte, le vecchie vedove e la ragazza dei fiammiferi e Il rituale dei piccoli vampiri*.

Anche se Cardoso Pires cerca di ancorare il suo lavoro alla drammaturgia medievale (cita la pittura di Bosch e Brueghel, ma si conosce la sua simpatia per Dali e Picasso), le sue *storie* si giustificano da sole e, sebbene radicate in un tessuto sociale soffocante e dittatoriale storicamente determinato, si prestano ad una lettura atemporale, quindi fruibilissimi anche per noi, ricchi come sono di sfumature stilistiche e di rinvii che salvaguardano un suo pudico slancio lirico contenuto.

La bella prefazione (in portoghese) d'Annabela Rita e la nota al testo di Elena Martini daranno al lettore italiano un quadro più preciso di quanto non possa fare una sintetica recensione.

José Cardoso Pires, *Storie d'amore*, traduzione dal portoghese e note di Elena Martini, testo originale a fronte, **Firenze University Press**, p.160, 2021.

ANDREA GENOVESE TRA SICILIA, MESSINA E FRANCIA di Stefano Lanuzza



Uno scelto compendio dell'opera in versi di **Andrea Genovese** (Messina, 1937) è *Idilli di Messina folgore e melma* (Gioiosa Marea-Messina, Pungitopo editrice, 2021, pp. 200, € 16,00), autobiografico 'cuntu' poetico con cui lo scrittore siciliano, vissuto a Milano dopo gli studi classici compiuti nella sua Isola e stabilitosi definitivamente a Lione in Francia dal 1981 ("ci toccò / l'esilio verso terre / di mercati opulenti"), dà seguito a un variegato quanto coerente catalogo di scritti in lingua italiana, in francese e in specifico dialetto messinese, variante della lingua siciliana foneticamente incrociata con le parlate dello Stretto e delle zone di Reggio Calabria... "J'ai mélangé les langues / ma tour ne tient pas debout" un po' si schermisce il mistilingue poeta: "Ho mescolato le lingue / la mia torre non sta in piedi".



A proporre un pure inconcluso inventario, si contano dell'autore, in un flusso impetuoso, oltre a una quindicina di *mises en scène* in francese (dal 1989 al 2008), alcuni libri di narrativa (*L'arcipelago lontano*, 1986; *Mezzaluna con falcone e martello*, 2009, tradotto

in Francia), col romanzo del 2018 *Dans l'utérus du volcan* scritto nella lingua di Cartesio. Ma come pensando – più o meno direttamente – ai Rabelais, Céline, al messinese D'Arrigo, al portoempedoclese Camilleri: insieme, per le atmosfere adunate, al Rimbaud di "Scrivevo silenzi, notti; annotavo l'inesprimibile. Fissavo vertigini" (*Una stagione all'inferno*, 1873). Altresì contando, dal 2006 al 2010, la trilogia autobiografica in sfolgorante italiano *Falce marina*, *L'anfiteatro di Nettuno* e *Lo specchio di Morgana*; senza trascurare le collaborazioni a giornali e riviste quali "Il Ponte", "Vie Nuove", "Uomini e libri", "La Nuova Rivista Europea" o la fondazione e direzione del periodico "Belvedere"... C'è quanto basta per dare rilevanza a un funambolico autore, volutosi apolide, che, seppure conosciuto da critici e lettori, resta da riscoprire.

Sono 8 i metafisici *Idyllen aus Messina* composti nel 1882 da un Friedrich Nietzsche che l'8 aprile dello stesso anno, prima di partire per Roma alla fine del mese, scrive all'amico Franz C. Overbeck: "Questa Messina sembra fatta per me: i Messinesi mi dimostrano una tale amabilità e premura...".

"Soffro di gelosia /" sembrerebbe ribattere Genovese "a guardare la mia città / e la covo con occhi caldi / silenziosa di nuvole". E "quant'è beddra Missina": detto magari sarcasticamente d'una città che ha il suo vecchio cuore nel quartiere-villaggio "Giostra", prossimo a un torrente ("ciumara"), nell'estrema punta nord-orientale dell'Isola. È stipato di vetuste, cadenti baraccopoli e case popolari, tale locus di malaffare, gaglioferia, miseria e storie efferate. Ed è qui ("Ntâ sta vineddra / non c'è ciatu î ventu // l'aria sapi î pisci / bbrocchi e-ffaciola // u suli / com'n turmentu / nchiana e scinni / di bbisola") che l'autore trascorre la prima giovinezza (non proprio un leopardiano "buon tempo antico") richiamata con versi assertivi in una sorta di poemica filastrocca ("Rusariu paladinu") evocante, per le similitudini emozionali, l'argot céliniano dell'infima banlieue parigina ciurmata dalla malavita: "Ggiustra non fare taddu a sira / ntâ ciumara c'è a Manu Nira // Ggiustra pasta squaddata / massimu ti pigghjavi na cutiddrata // Ggiustra sciarri e lamenti / tutti i jonna accumpagnamenti // [...] // Ggiustra acitu e lumiumi / trissetti e parrini ricchiuni // Ggiustra cuppinu e pateddra / dduluri ntê budeddra // Ggiustra senza cunsigghju / u sticchiu î tô soru a sammurighghju // Ggiustra spatula e custadeddri / nciuriati vineddri vineddri // Ggiustra matri e suvirana / î beddri figghj di bbuttana // Ggiustra lazzariata / sincera e-ffitenti tutta l'annata // [...] // Ggiustra î duru pani / malanova è

sacristani // [...] Ggiustra senza stemmi / i picciriddi ànnu i vemmi // [...] / Ggiustra all'epuca d'oggi / ti rubbaru puru i paloggi // [...] // Ggiustra d'emigranti / ti ristarù sulu i santi". Con la chiusa nostalgica: "Ggiustra centru du munnu / i cumpagneddri unni sunnu?"... Ordina una struttura 'chiusa' nel distico rimato e in allegoriche trame, il poeta vagante nei ricordi; che pensa criticamente, freme d'indignazione mentre gioca con gli effetti fonetici e registra, dapprima, col rammarico e il dolore di pregressi affanni per infine acquietarsi, ma forse in apparenza, intorno a una riposante nostalgia, a una "mémoire ensevelie [seppellita]", a un personale codice di poesia: "Stu dialettu / nnicatu / l'eppi sempri padri padri / e picchistu non fui diputatu / e nemmeno italicu / pueta riputatu", errante esiliato, lacerato.

Ha viaggiato, Genovese; ma poi è al nord-oviente della sua Isola e al 'suono-significato' della sua commossa lingua che si ritrova fatalmente fedele: "Vaiu e vegnu / avanzu mi femmu / tonnu arreti / canciu discussu / sugnu sempre ccà".



Non si può stabilire quanto le composizioni 'messinesi' di Nietzsche offrano una diretta o verosimile idea della città dello Stretto – la *Zankle* greca dalla forma di falce che fu ribattezzata Messene, nome derivato da Messenia, antica regione del Peloponneso – se l'autore, ricorrendo a un codice marcato dalla parlata gergo-dialettale, pare volervi contrapporre una versione della città meno liliale di quella nietzschiana o più aderente al moderno contesto. Una città che, disperse le antiche leggende, resta gravata dalle medesime irrisolte contraddizioni e inadempieze sociali d'una Sicilia che fu "greca araba normanna" e adesso appare deprivata della propria storica identità.

Decaduta, sonnolenta o depressa viene riformulata Messina – un porto smobilitato e una torpida "falce" che "alla fine / segue il proprio istinto" – con lo Stretto, simbolo e chiave di lettura, come una "gabbia / di non risolti miti" e le stilizzate vie della città che, dopo il terremoto del 1908, appaiono infinitamente rettilinee, stancamente protese verso perduti nonluoghi... "Sbadiglia la noia, città, / in ogni tua via, / nelle tue case senza fantasia / ma, bruttarella che sei, / beato si ritiene / il prodigo che torna se ritrova / *sciroccu piscistoccu e malanova*": così vorrebbe confortarsi il poeta, giammai arreso al sempre leopardiano "apparir del vero".

Però "non cridiri Missina / chi nun ti cumpatisciu // Cu tanti figghiuZZi ddilicati / chi scrivunu puisii / duci comu zucarati / stu malacanni rugnusazzu [lo stesso poeta – "bastaddu"] / non tu meritavi // Ma ntà quali famigghia / î sti tempi / non trovi nu pocu di canigghja?". È l'ironica protesta di chi, tornato nella 'città dello Stretto', si ritrova ogni volta straniero.

Lo Stretto, attraversato in mille andate e ritorni, "ce couloir / de mer / n'a jamais été // qu'un asile précaire // une escale / périodique / de transhumances / imaginaires": perché "nessuna radice / solida / ha mai potuto fissarsi / veramente / a una costa / che si sbriciola". Sanno, i siciliani, che l'abissale tratto di mare disgiunto dal continente ("A Calabria pari na bbalena ddrummintata") non potrà mai essere colmato; e che quell'irredento Stretto permane "per sempre iscritto nel nostro sangue // In noi lo Stretto". Questo, come comparato coi precordi fiorentini dell'esiliato Dante? "Dante i Firenzi / sinni fuiu / [...] / àppi a lassari / l'amata donna / chi ntà sò lingua / si dici monna".



Soprattutto due poemi essenziali e supremamente ispirati, i fonosimbolici "Gli unicorni" e "Icaro estivo", sostanziano un libro ricco di flagranti suggestioni epiche, fondato sulla ricerca autoconoscitiva e disciolto in un'avventura psicologica in poète scandita quasi ossessivamente per definire il senso molteplice di una vita con piani soggettivi e oggettivi rappresentati entro struggenti vicende, surreali pour cause, poste a specchio da precisi vagli ritmici fortemente incentrati, tra vibrazioni di luci, su immagini visionarie: "Cariddi splendeva nel terso mattino"; "Ridevano quei suoi / occhi di mandorla rossiccia che sapevano / di volpe e arbusto secco"; "ci accostavano gnomi pelosi, elfi con teste / di lucertola"; "Fiorito il porto, turrata e popolosa / la città che mi ospitava, pigra di nuvole / tenere e cangianti"; "Le notti erano feroci e scintillanti"; "Un mattino vidi un uomo ucciso / e fatto a pezzi da una folla scalmanata"; "Alto era il sole e già bruciava la mia / pelle quando giunsi al mare" (cfr. "Gli unicorni")...: sono percorsi a ritroso, quadretti dai colori violenti della terra natale, leitmotiv animato dal verso talora ineffabilmente allusivo e ora esplanato per aperture paesaggistiche, tensioni espressivistiche, personificazioni e fantasmatiche sembianze che, richiamate dalla voce del poeta, paiono scaturire dal nulla – e quella voce dalle polisemiche tonalità teatralmente vocate affiora soavemente da epoche favolose, giunte da uno sguardo lontano.

O in "Icaro estivo": "È l'estate un coltello che ti prende / alla gola scattando da un immenso / occhio di vetro"; "La giornata è serena. Punta Faro / scolpita nel tremore della sabbia"; "le cucini a ghiotta le sirene, / a sammuriggio ce le fai le belle / ideologie"; "Niuru cu niuru nun tinci, non sono / inerme granchio, polipo babbeo / che ammucca e viene a galla"; "Oggi è scirocco secco, lava estiva, / [...] / La città è sotto una campana d'aria / brumosa"; "Solari civiltà / emigrarono nei sogni di razze / metalliche irridenti ed impalpabili, / esodi di carovane si persero / in pupille di mostri favolosi". Dove ogni luogo, soggetto e cosa diventano eterogeneo 'spettacolo in piedi', concitato teatro monodico su palchi provvisori, canto per voce sola, studiata illusione d'ascolto, esalato addio.



Stefano Lanuzza



([Villafranca Tirrena](#), 20 novembre 1946) è uno [scrittore](#), [saggista](#) e [traduttore italiano](#). Ha pubblicato una cinquantina di opere di [italianistica](#) e [letteratura comparata](#), oltre a diverse traduzioni (Michelet, Gide, Huysmans, Barbey d'Aurevilly, Lautréamont, De Musset, Sade, Maupassant). Ha diretto la rivista *Molloy. Trimestrale letterario* (1988-1993), fondata nel 1988 col [germanista Ferruccio Masini](#), e ha collaborato a diverse altre riviste letterarie (tra cui "[Le Magazine Littéraire](#)", "Carte segrete", "Yale Italian Poetry", "[Il Ponte](#)", "Les langues néo-latines", "[Il Verri](#)", "Altri termini", "Metaphorein", "[Lettera Internazionale](#)", "L'Indice", "Lunario nuovo", "Il Portolano"). Per Stampa Alternativa, ha diretto la Collana "Benedetti/Maledetti". Come artista figurativo, ha limitato la propria attività all'illustrazione grafica e a rare esposizioni di pittura, fra cui la Personale "L'arte della Notte" tenuta al Museo d'Arte Moderna Gazoldo degli Ippoliti - Mantova (16 maggio - 6 giugno 1999).

Malacoda è una rivista online d'impegno politico e letterario, edita a Roma e coordinata da Mario Quattrucci, dopo la scomparsa di Mario Lunetta. www.malacoda.it

Poesie da *Idilli di Messina*

*Lascia più traccia il dato
della storia o la faglia
che glissa sotto instabili
masse e le solleva
all'impatto fecondo di isole
alla deriva nell'altro specchio
il Mediterraneo di tenebre infocate ?
Nel viluppo dei sotterranei
invasi e dei gassosi camminamenti
strisciano armate potenti
che decidono le sorti del cuore
e quelle dei popoli nel lampo
di frontiere semoventi.
L'astratto ulivo che riassume
nella piana folta di limoni
un'idea carezzata nell'infanzia
il finocchio selvatico
battezzato dalla pioggia
sono incognite nell'ambiguità
del cataclisma scintille esplose
in superficie di un arcaico patto.
Non si possono rinnegare
le essenze che viaggiano
nei colori precipitando
da secoli di dirupi gessosi.
Nulla resiste del monologo nebbioso
svapora persino la bronchite.
La biblioteca di babele eccola
in fumo scialba proserpina
confusa da un sole che aggredisce
i giocatori di carte nel vagone.
In viscere profonde è l'ombelico
del mondo.*

*La storia dell'infamia
non la scrive il mare.*

Non mi sono per niente imborgesito.

^^^

*La migration
immobile*

*Une baleine
blanche
traverse le détroit*

*cette fente
cette balafre
qui est en moi*

Andrea Genovese, *Idilli di Messina*

Posted by: [redazioneincroci](#) on: [26/03/2022](#)



Andrea Genovese, *Idilli di Messina*

Ed. Pungitopo, 2021

di *Carminè Tedeschi*

Nel gustoso articolo di apertura dell'ultimo numero di *Robinson* (n. 268; 22 gennaio 2022) dal titolo *Giovanni Verga ora scriverebbe Mastro don Bezos*, Francesco Merlo così scrive: «Si portano sempre appresso la Sicilia, questi grandi siciliani, e trovano nel mondo, vale a dire nella geografia, la metafora della storia che avevano già in testa. E qualche volta accade il contrario: portano il mondo dentro la Sicilia.» Una riflessione che si attaglia come un perfetto prodotto sartoriale a questa raccolta di liriche, si direbbe riassuntiva, di Andrea Genovese.

Qui, non tanto la Sicilia intera, ma è la città di Messina a funzionare come metafora di base che si allarga alla visione universale della storia contemporanea. Si allarga per folgoranti analogie che bruciano lo spazio-tempo, passando da luoghi concreti, ben noti ai messinesi (il porto, i quartieri, i paesi intorno, i Peloritani), coinvolgendo i tratti fisiognomici dell'isola (il vulcano, il mare, lo stretto, gli arcipelaghi), fino a cogliere le medesime suggestioni in ogni altro luogo indeterminato, percorso e rivissuto con gli stessi sussulti emotivi. Simultaneamente, il presente si profila, per analogia o più spesso per contrasto, sullo sfondo della Storia e del mito onnipresente, al punto da perderne i contorni specifici, da non potersi più distinguere in quanto spazio-tempo qui ed ora. Non diversamente i tratti della storia personale si fondono con quelli della storia

collettiva nell'arco di una vita spesa a scrivere e a tradurre, tra Sicilia, Milano e Francia.

Componenti radicali, queste, fedelmente rispecchiate nel complesso piano dell'espressione. Alla cui base vi sono le tre lingue (siciliano, italiano e francese) familiari all'Autore. A prima vista il siciliano appare confinato a qualche termine sparso e raro, oltre che a liriche scritte apposta interamente in dialetto. Ma se si leggono le liriche in lingua riflettendo sulle scelte lessicali, si trovano anche lì molte costruzioni modulate dal dialetto, ma usate con la stessa naturalezza dell'italiano parlato e divenute quindi italiano di fatto.

Salta agli occhi, via via leggendo, una tale capacità di forgiare vocaboli originali impastando rizomi linguistici diversi. Dote cui l'Autore, ben consapevole, allude nella lirica introduttiva dell'intera raccolta velata dalla melanconia dello sguardo retrospettivo: «Ora mi resta il pallido artificio dello stile/al banchetto di Trimalcione/ e non posso vantare alibi/ non ho dinamitato com'era mio dovere/né supermercati né banche/né chiese moschee e sinagoghe/né sedi di giornali e televisioni/né ho sparato contro i mercanti/di tutti i tempi e templi.» Dove rassegnata nostalgia e accensioni di rabbia si fondono nella rassegna del dare/avere tipico dei consuntivi esistenziali.

Per questa consumata abilità artigianale e per il ricorso all'uso mitologemico ed insieme quotidiano della lingua, Genovese ricorda da vicino un suo grande e ingiustamente dimenticato conterraneo: quello Stefano D'Arrigo cui, non per caso, è dedicata una lirica allusiva e sanguigna, dall'incipit descrittivo e sognante: «Felinotteri bianchi in molle apnea/grattacieli ingabbiati vele gridano/sfilano avventurieri marittimi re/scodinzolanti in biglie di schiuma/...» e dalla conclusione irosamente polemica: «Capitani di una plebe/crassa, scendete da cavallo, a duello/ vi sfido nella misura lombarda,/la sciolta spada dell'endecasillabo,/vi voglio sotto questo piombo, in questa/d'evirati cantori allettatrice/proletaria pacifica città».

Una nota in calce a questa stessa lirica (*La magnolia perduta*) avverte che la raccolta prende

il via da un omonimo seminario sull'opera dell'Autore, organizzato a Messina nel 2011. Un riconoscimento che ha trovato poi realizzazione editoriale nel presente testo il quale porta un altro titolo intrigante. Sì, perché il titolo ricalca letteralmente quello di otto liriche di Nietzsche, composte durante o subito dopo il breve soggiorno del filosofo a Messina.

Non sappiamo l'esatto motivo della sovrapposizione. Possiamo solo supporre che, allo scopo di smorzare l'audacia di un tale accostamento, o più probabilmente per contaminare il riferimento alla contemplazione nostalgica che il termine "idillio" suggerisce con la *vis* incendiaria di cui abbiamo qui colto un esempio, al titolo segue un sottotitolo di rara efficacia ossimorica: *folgore e melma*.

Ricerca la messa in pagina originale su INCROCI, importante rivista pugliese diretta da Lino Angiuli, Daniele Maria Pegorari e Raffaele Nigro, per anni cartacea e da poco in abbonamento su internet.



Francesco Carmine Tedeschi, è nato a Serracapriola (FG) nel 1944. Si è laureato in Lettere Moderne a Bari con una ricerca demografica in Storia Moderna. Ha insegnato materie letterarie.

È stato redattore della rivista letteraria 'In/oltre' (Ed. Schena, Fasano) ed attualmente è redattore di 'Incroci' rivista di letteratura ed altri materiali (Edita da Adda, Bari).

Per i 'Quaderni di Fragile' ha pubblicato *Angelo degli algoritmi* (Ed. Levante, Bari) nel 1986.

Nel 2005 ha pubblicato il romanzo *Nel giardino del padre* (Manni, Lecce) e un romanzo per ragazzi, *Palla al centro*, per l'editore Adda di Bari.

Nel 2010 ha pubblicato il romanzo breve, *Il collare di Anànke*, Ed. Puntoacapo, Novi Ligure.

Nel 2013 ha pubblicato il romanzo, *Il fuoco e la veglia*, Ed. "Il Saggio" (Centro Culturale Studi Storici), Eboli.

Poesie da *Idilli di Messina*

*Contrada del sole
alla calce di case
e promontori
risplendenti sul mare
l'ocra fu mischiata.*

*Precorremmo i voli
le terrecotte del duemila.*

*Ancora illumina l'ossa
dei ciclopi in agguato
armati di clava
e pazienza.*

*Combattenti di periferia
non sanno che popoli
di bronzo
osservano gelidi
coi loro telescopi.*

^^^^^^^^

*Lo sfregio sulla sabbia
lo scheletro del pesce
sul piatto della memoria*

*le membrane e le palme
del convitato squamoso
che si impinza di sale*

*tutto dobbiamo alla vostra
connivenza paterni lari*

*anche la collina furente
incinta d'un temporale
che scarica fulmini sul tridente.*

^^^^^^^^

*Vert chantant des persiennes
je redoute la bouffée de poix
que la chaleur dégage
sous mes pieds prodigues*

*Ce visage à la fenêtre
sorti d'une toile d'Antonello...*

*Briques rouges dénudées
toutes les blessures des maisons
restent là ineffaçables fidèles*

*J'ai mélangé les langues
ma tour ne tient pas debout*